

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Lundi 16 Juillet 1917

REDACTION ET ADMINISTRATION :
75, rue de la Darse, 75
MARSEILLE
Téléph. Direction 2-40. - Rédaction 2-72. 39-50
Bureaux à Paris : 10, rue de la Courbe
42^e ANNÉE - 5 cent. - N° 14.771

Devant la Crise allemande

La célébration de la fête nationale, qui a été une solennité militaire aussi grandiose qu'émouvante, vient d'attester une fois de plus l'union nationale des Français au bout de la troisième année de guerre. En cette magnifique journée qui a été pour nos poilus épiques une journée d'apothéose et qui prendra place dans les grandes journées de l'histoire, toutes les volontés et tous les cœurs se sont ralliés avec un irrésistible enthousiasme autour de notre admirable armée. Il est ainsi apparu que, en dépit de tout ce que l'on a pu dire, l'unité nationale française demeure aujourd'hui aussi solide qu'elle l'était à cette date inoubliable du 4 août 1914 où la trêve sacrée fut proclamée.

Mettions en regard de ce noble et réconfortant spectacle le spectacle que nous offrent à l'heure actuelle les dissensions et les discordes de l'empire allemand.

La crise dont l'Allemagne est le théâtre depuis quelque temps semble être arrivée à un point d'acuité tel qu'il n'est plus possible aux organes de l'opinion, même aux plus officieux, d'en dissimuler la réelle gravité. Aussi bien le coup de théâtre de la démission du chancelier est un fait qui, succédant au rescrit de l'empereur sur le suffrage égal en Prusse, démontre cette gravité indéniable de la situation. Pour que le kaiser en ait été réduit à de telles concessions, qui sont pour lui de dures humiliations et qui peuvent le mener loin, il faut que le mal soit très grave et que le grand empire ne soit plus en mesure de résister à la pression du Reichstag et de la disgrâce de ce M. de Bethmann-Hollweg qui était l'homme de confiance du kaiser attestant l'existence d'une crise qui n'est pas due seulement à des divergences de vues politiques entre différents partis du Reichstag. En réalité, comme l'a reconnu un grand journal de Vienne qui pour une fois ne cache pas la vérité à ses alliés de Berlin, « c'est une crise de guerre qui a éclaté en Allemagne ». L'autorité impériale cède aux exigences de la majorité parlementaire et à celles de l'opinion parce que, ayant eu l'imprudence de promettre à la cupidité germanique la facile conquête du monde, elle se voit obligée d'avouer aujourd'hui que tous les calculs de son âpre ambition se sont trouvés faux et que toutes ses espérances d'avenir s'éroulent misérablement.

Quoi, la crise allemande est née de cette déception. Et comme cette déception descendra de jour en jour plus pénible, il est probable que les effets de la crise ne s'arrêteront pas là. Nous attendons qu'ils se développent et que, après avoir chambardé quelques ministères et la chancellerie, ils mettent enfin en cause les principesaux coupables : c'est-à-dire le Hohenzollern et son entourage immédiat. Car si Bethmann-Hollweg n'est plus chancelier de l'empire, Guillaume le Bandit est toujours kaiser et son triste réjeton est toujours kronprinz. Nous attendons de prendre cette crise au sérieux le jour où, des bureaux de la Wilhelmstrasse, elle gagnera jusqu'au suprême refuge de l'autocratie boche, c'est-à-dire jusqu'au palais de Potsdam.

Pour l'heure, les Alliés constatent que, « s'ils se trouvent en face d'une Allemagne mécontente et troublée, ils n'en restent pas moins toujours en face d'une Allemagne conduite à la prussienne, d'une Allemagne intoxiquée de militarisme et d'impérialisme, d'une Allemagne kaiseriste. Leur tâche n'a donc pas changé : elle consiste toujours à débarrasser le monde civilisé de ce fléau. Et c'est à quoi ils continueront de s'efforcer dans cet esprit d'indéfectible accord dont la République française vient de donner l'éclatant exemple en la splendeur de ce troisième 14 juillet de guerre.

CAMILLE FERDY.

AU MAROC

L'œuvre de pacification
Rabat, 15 juillet.
La colonne opérant sur la moyenne Moulouya, sous les ordres du colonel Maurillat, s'est rencontrée, le 10 juillet, à Misour avec le groupe mobile de Ben-Denis, sous les ordres du colonel Doutry.
A cette jonction participait également le commandant Parrieu venu de Fiquiz avec 200 cavaliers des Beni-Guel.
L'opération ha-

biement et méthodiquement préparé, effectué sans qu'un coup de fusil fut tiré, s'est jointe à la jonction déjà opérée en amont de la kasbah d'El-Maghzen par les groupes mobiles de Meknés et de Bou-Denis. Elle commença le cloisonnement du bassin de la haute et de la moyenne Moulouya et encadra déjà les tribus récemment acquiescées à notre cause. Désormais assurées de notre appui et étayées par nos postes, ces tribus prêteront leur concours pour aider à encercler le massif berbère dissident, prendre contact avec les fractions hostiles et faciliter leur soumission.

PROPOS DE GUERRE

La belle Citation

Il y a d'héroïques soldats qui ne sont pas décorés parce que le chef qui savait leur belle conduite est mort trop tôt ou a changé de régiment avant d'avoir rédigé son rapport. Il y a aussi des officiers héroïques qui ne sont pas décorés parce qu'ils ont été héroïques en présence seulement de leurs hommes. Or, il est essentiel que pour qu'une belle action soit récompensée, il faut qu'elle soit vue par quelqu'un qui en a le pouvoir. Le simple soldat qui est atteint de ce que j'appellerai l'hypermérite ne peut souffrir d'une belle conduite restée sans récompense. Quand cela arrive à un « trouffion » comme lui, il « avale sa chique », mais quand il s'agit d'un grade, tout à fait à son aise, il prend sur lui de réparer l'« oubli ». Il lui suffit pour cela d'un stylo et d'une feuille de papier. C'est ainsi que l'autre jour un régiment gascou a « cité » un jeune sous-lieutenant en termes admirables. C'est ainsi que les hommes d'un escadron d'infanterie viennent d'écrire au président de la République lui demandant pour leur « capitan » la croix de la Légion d'honneur. Ils ont accompagné leur demande de la citation que voici :

Capitaine P..., officier de la plus haute valeur combattive. Déjà cité plusieurs fois, et à la dernière attaque du 17, blessé au bras par une balle, n'a pas accepté son évacuation. A dirigé momentanément et organisé la nouvelle ligne conquise, ainsi qu'il suit.

Cela n'est pas du tout réglementaire, mais c'est rudement beau ! Le capitaine P... aura peut-être son ruban rouge, s'il n'en avait pas, ces quatre lignes devraient l'en consoler. Etira « cité » par ses hommes, quelle plus belle récompense pour un capitaine de la République ?

ANDRÉ NÉGIS.

L'opinion du roi d'Espagne sur la durée de la guerre

Londres, 15 juillet.
Le roi Alphonse, interviewé par le correspondant du Daily Express à Madrid, exprime l'opinion que la guerre durera encore longtemps. Il ajoute que l'Espagne doit rester neutre jusqu'au bout et qu'il lui est impossible d'offrir ses services comme médiateur, après les déclarations de MM. Ribot et Lloyd George.

L'Allemagne veut combattre sur mer

Pétrograde, 15 juillet.
Le nouveau Vremya annonce que, d'après un communiqué allemand intercepté, la population de l'Allemagne exige énergiquement la sortie de la flotte et la destruction des forces navales anglaises.

1.079^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :
A la faveur d'un feu roulant, qui a duré plusieurs heures, les Allemands ont prononcé, hier dans la soirée, une puissante attaque sur un saillant de notre ligne, à l'ouest de Cerny.
Un combat très violent s'est engagé, qui a duré toute la nuit, avec des alternatives d'avance et de recul.
Malgré les gros effectifs jetés par l'ennemi dans la lutte et l'emploi intensif de lance-flammes, les assaillants ont été finalement repoussés à la tranchée de soutien où ils avaient pénétré à priori pour conserver que des éléments de première ligne, sur un front de cinq cents mètres environ.
L'activité de l'artillerie a été également vive dans le secteur de Craonne.
En Champagne, après une sérieuse préparation d'artillerie, nos troupes ont attaqué, hier, vers 49 heures 45, les positions allemandes en deux points du front.
Conduite avec un vigueur exceptionnelle, l'attaque a réussi à atteindre tous ses objectifs.
Au nord du mont Haut et sur les pentes nord-est du Teton, nos soldats, qui ont fait preuve d'un admirable entrain, ont enlevé, sur une largeur de huit cents mètres environ et une profondeur de

LA GUERRE

Nos Troupes attaquent brillamment en Champagne

UNE ATTAQUE ALLEMANDE REPOUSSÉE A CERNY

Paris, 15 juillet.
A l'occasion du 14 juillet, le président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères, a reçu un grand nombre de télégrammes des colonies françaises de l'étranger exprimant avec leurs vœux patriotiques leur dévouement au président de la République et au gouvernement ainsi que leur admiration pour l'armée et leur confiance dans la victoire.
Paris, 15 juillet.
La fête des Drapeaux a été complète. Après un bombardement de la plus grande violence, les Allemands, avec toute la lyre des gros effectifs et des lance-flammes en grand nombre, ont attaqué hier, en fin de journée, nos positions à l'ouest de Cerny. Nos contre-attaques les ont arrêtés, leur ont repris la plupart des éléments avancés dont ils s'étaient emparés au premier abord, et leur ont montré que la route de Paris, si elle n'est pas fermée, ne sera jamais fermée.
Au même moment, au nord du mont Haut et au nord-est du Teton, sur une surface de vingt-quatre hectares, nos troupes enlevaient un réseau de tranchées puissamment organisées. Les efforts de l'ennemi pour reprendre ces positions se sont prolongés en vain toute la nuit. Ils ont échoués en des combats corps à corps. Toutes les tentatives des Allemands contre le Mort-Homme, la cote 301, au bois d'Avocourt et sur la rive droite de la Meuse, ont été repoussées par nos poilus.
Par ailleurs, le général Bethmann-Hollweg, il ne brisera pas notre front.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 15 juillet.

La fête des Drapeaux a été complète. Après un bombardement de la plus grande violence, les Allemands, avec toute la lyre des gros effectifs et des lance-flammes en grand nombre, ont attaqué hier, en fin de journée, nos positions à l'ouest de Cerny. Nos contre-attaques les ont arrêtés, leur ont repris la plupart des éléments avancés dont ils s'étaient emparés au premier abord, et leur ont montré que la route de Paris, si elle n'est pas fermée, ne sera jamais fermée.

SUR NOTRE FRONT

Communiqué officiel anglais

15 juillet.

Des engagements de patrouilles en notre faveur ont eu lieu, cette nuit, au sud-est d'Havrincourt.

Nous avons exécuté avec succès des coups de main vers Bullecourt et Gavrelle, au sud d'Armentières.

Un raid allemand a été repoussé au nord-est d'Armentières.

Le Roi et la Reine d'Angleterre sur le Front

AVEC L'ARMÉE BRITANNIQUE

Front britannique, 15 juillet.

De l'envoyé spécial de l'agence Havas :

Sa Majesté le roi George V et Sa Majesté la reine d'Angleterre viennent de passer plusieurs jours parmi leurs armées sur le front occidental.

Après une quinzaine environ, le roi s'est vu visiter ses troupes depuis la mer du Nord jusqu'à Saint-Quentin, à vivre de la vie du soldat, à s'informer de ses besoins et à lui prodiguer les plus précieux encouragements.

Parvenu au surplus, l'emploi du temps royal depuis le 3 juillet. Ce jour-là, le roi visita Calais et s'intéressa à la base. Le soir, il se rend dans un hôpital canadien. Le 4, accompagné du prince de Galles, capitaine de la division de la brigade, le roi visita le champ de bataille de l'offensive victorieuse de Messines et de Wytschaete et prend plaisir à constater les résultats des explosions de mines.

Parvenu à l'emplacement d'un petit bois, le roi se fait expliquer le développement des opérations dans ce secteur. Il assiste de la sorte, des deux côtés, à des combats de quatre cents mètres du roi et de sa suite.

Le 5, le roi est au repos avec bien treize autres membres de la famille royale et de l'armée britannique. Par une pensée qui nous touche profondément, le roi nous parle de la mort du mont Haut, le champ d'honneur de notre camarade Serge Bassot et rend hommage à travers notre frère confère à la collaboration de la presse alliée.

Nous remercions le roi et sa suite de bien vouloir tendre la main et nous présenter à Sa Majesté la reine.

La journée du 6 est employée par le roi à la visite des armées du Nord. Des enfants, dans un village français que le roi traverse, offrent à Sa Majesté des bouquets. Le 7, le roi continue son voyage et assiste à des émissions de gaz et de vols d'avions. Après avoir déjeuné avec le feld-marshall sir Douglas Haig, le roi confère des décorations à des soldats français avec lesquels il s'entre-voit à plusieurs reprises pendant quelques heures parmi les troupes portugaises.

Le roi, la reine et le prince de Galles passent la journée avec leurs Majestés le roi et la Reine de Belgique. Après deux journées consacrées aux affaires de l'Etat, le roi, la reine et le prince se rencontrent, le 10, avec le président de la République et Mme Poincaré, midi, le roi rejoint le président à l'entrée du Club des officiers britanniques. La population présente acclame les illustres visiteurs. L'entrevue est très cordiale. Leurs Majestés relient le président et Mme Poincaré à déjeuner dans l'intimité. A 3 heures, le président de la République prend congé de ses hôtes et rentre à Paris.

Le 11, la reine se rend à Rouen où elle n'était pas attendue. Dès que sa présence est connue, la foule s'empresse et lui fait une réception chaleureuse.

Pendant ce temps, le roi est l'hôte des Canadiens. Guidé par le général Currie, commandant le corps, Sa Majesté fait l'ascension de la cote 301, franchit et redescend vers les lignes ennemies. Le roi observe attentivement Lens et Liévin avec son habituel mépris du danger. Il pose à ses officiers des questions qui démontrent que Sa Majesté connaît par le détail les opérations françaises de 1915 à Souchez et à Notre-Dame de Lorette.

Le 12, le roi se rencontre sur un autre front avec le généralissime Pétain et le général Franchet d'Espérey. Il nomme le pré-

L'Offensive russe

M. Kerensky sur le front exhorte les troupes à la lutte

Pétrograde, 15 juillet.

M. Kerensky a quitté le front Sud-Ouest et s'est rendu sur le front Nord, afin de poursuivre, de ce côté, l'œuvre de régénération de l'armée à laquelle il s'est consacré depuis son entrée au ministère de la Guerre.

La recrudescence de l'activité de l'artillerie sur plusieurs points du front Nord paraît un signe précurseur.

Dans un discours qui a prononcé, au cours de sa tournée dans les canonnements, M. Kerensky a exhorté les troupes à se saigner pour la défense de la cause de la Révolution.

Il a engagé le commandement à éliminer de l'armée tous les éléments réfractaires, dont les noms seraient publiés jusque dans les villages, afin que le pays connaisse les lâches qui l'auront trahi.

La panique en Galicie

Londres, 15 juillet.

Le Daily Telegraph annonce que, suivant un dépêche de source autrichienne, une panique s'est emparée, comme en 1914, de la population de Galicie et des milliers de familles fuient vers l'intérieur. Vienne et Budapest sont pleines de réfugiés. Des foyers contingents de cosaques explorent le pays sur une distance de huit kilomètres en avant des positions occupées par les Russes. La ville de Strzy a été évacuée.

Le nouveau chancelier

Berlin, 15 juillet.

Des informations de Berlin non officielles disent que l'empereur, acceptant la démission de M. de Bethmann-Hollweg, aurait nommé chancelier M. Michaelis, commissaire prussien de l'Allemagne.

M. Michaelis a 60 ans, c'est le premier chancelier qui sort des rangs de la bourgeoisie.

Le Gazette de Berlin de Mitt indique comme successeur de M. Zimmermann le comte Brodtkorf-Rantau, ministre à Copenhague.

Berlin, 15 juillet.

La Gazette de Francfort du 14 juillet écrit : « Maintenant que l'on vise un grand but, il s'agit d'avoir à la tête des affaires des hommes voulant ce qui est nécessaire et ayant le courage de faire prévaloir leurs idées. C'est au Reichstag de faire en sorte qu'il en soit ainsi. Et le nouveau chancelier peut gouverner avec nous, nous avons confiance que la majorité actuelle saura rester fidèle à ses résolutions. Cette majorité porte la plus grande partie de la responsabilité des événements futurs. »

Le Vorwärts fait remarquer que le nouveau chancelier devra, comme avait fait M. de Bethmann-Hollweg, après les élections, adopter sur les buts de guerre le point de vue des quatre grandes fractions. Un chancelier voulant pratiquer une politique contraire n'aurait pas la confiance du peuple ni de ses représentants.

La paix sans annexions ni indemnités

Zurich, 15 juillet.

Le Journal Germania dit : « Assurément que le nouveau chancelier sera nommé, le Reichstag sera convoqué en séance plénière. »

« On est convaincu, dans les milieux parlementaires, que le successeur de Bethmann-Hollweg se ralliera à la proposition de la majorité du Reichstag, soit une paix sans indemnités ni annexions. »

La Germania conclut ainsi : « Comme nous l'apprenons de source absolument sûre, cette proposition de paix sans annexions ni indemnités est acceptée par l'empereur. »

La formule de paix au Reichstag

Berlin, 15 juillet.

Le Lokal Anzeiger dit que le départ de M. de Bethmann-Hollweg serait d'autant plus significatif qu'il y aura, simultanément, des changements très étendus dans le personnel et le gouvernement de Prusse et l'empire. Selon les journaux berlinois, le résultat de la paix sur laquelle les socialistes, le centre et les radicaux se sont mis d'accord est essentiellement : « A la suite de la quatrième année de guerre, le Reichstag de l'ordre économique, 4 août 1914, l'Allemagne n'a pas de désirs de conquêtes. Elle n'a pris les armes que pour défendre la libre indépendance et l'intégrité de son territoire. Et le Reichstag de l'ordre économique durable et l'Entente et une réconciliation entre les peuples sans songer aux conquêtes territoriales obtenues par la violence. Les mesures violentes de l'ordre économique politique et financier sont inconciliables avec une paix semblable. »

« Le Reichstag repousse tout plan tendant à l'isolement économique des peuples de la guerre, réclame toute liberté des mers et appuiera tout projet d'organisation du droit international. Aussi longtemps que ses ennemis refusent une telle paix, l'Allemagne se résout à rester indéfectiblement unie et à résister pour la défense de son existence et son développement ainsi que ceux de ses alliés. »

Berlin, 15 juillet.

Une note officielle de Berlin confirme que la majorité du Reichstag, comprenant les socialistes, les radicaux et les indépendants, se sont mis d'accord sur le programme de paix. Ce programme sera présenté au Reichstag sous la forme d'une résolution. Il est intéressant de constater que la scission des nationaux et des libéraux semble définitive.

Un vigoureux réquisitoire contre Constantin

Athènes, 15 juillet.

Sur la demande du roi, un rapport justificatif de la dissolution de la Chambre actuelle lui a été fourni. Ce rapport montre l'illégalité de la mesure prise contre la Chambre le 31 mai 1915, disant que c'est la volonté du pays et non celle de la Couronne qui a été consultée. Le rapport conclut que les gouvernements parlementaires.

Le rapport ajoute que le roi de Grèce n'est que le chef héréditaire d'une République constitutionnelle, dont toutes les libertés ont été conquises par le peuple et que le roi, par suite, est seul maître d'interpréter les clauses de la Constitution.

Après un vigoureux réquisitoire contre Constantin, le rapport conclut que le peuple grec, avant le 31 mai 1915, avait défini sa politique, en rappelant au pouvoir les chefs des libéraux.

Ce rapport publié in extenso par la Hestia, produit une sensation énorme dans tous les milieux.

Le 14 juillet à Athènes

Athènes, 15 juillet.

Athènes célèbre la Fête nationale comme fête de la nation grecque. Comme on le sait, la fête a commencé hier par une retraite militaire qui a obtenu un gros succès. Tout Athènes est pavoisée, les établissements publics, les maisons particulières, les boutiques sont couverts de drapeaux où celui des Français domine, les voitures portent les couleurs arborées également par les passants, des drapeaux sont distribués des cocardes et qu'on peut le cadeau à offrir à M. Jonnart.

Le général de division Christodoulou, venant de Séres, arrivera probablement à temps pour assister à la revue qui se passera dans la soirée le général Régnault.

Les journaux consacrent de chaleureux ar-

« Pas trop loin, vous savez, parce que Cocotte commence à en avoir sa claque ! »

« Aux Ternes... rue Laugier. »

« Ça, ça va... c'est à deux pas... et je remise rue Cardinet... Alors, quand vous servirez... »

Servirez à ouvrir la portière. Christiane déjà a pris place dans la voiture.

Le docteur a un dernier salut correct et froid.

« Madama... »

Il dit encore, non sans ironie : « Votre serviteur... »

Puis il ferme la portière.

Et le fiacre, au trot pesant du cheval, s'éloigne dans la nuit... emportant la malheureuse qui murmure avec une expression de docteur... d'égotisme intraduisible : « Ah ! comment pourrais-je jamais oublier cette fraise ? »

Servirez à regagner la maison.

Il remonte à la chambre occupée par le blessé.

Les infirmiers ont quitté cette chambre... ainsi que deux des aides.

C'est Maury, le tout jeune homme aux yeux de rêve, qui va jusqu'au jour demeuré auprès de Darmont.

Le chirurgien l'interroge :

« Rien de nouveau encore ? »

« Rien... Les mêmes mouvements nerveux par moments... Tout à l'heure il y a

eu comme un soupir... Les lèvres ont remué... J'ai cru à la fin de la syncope... C'était un erreur... »

« Vous renouvellerez le pansement toutes les heures et vous noterez les températures. »

« Parfaitement. »

« Et s'il se produisait quelque chose d'anormal, venez me réveiller. »

« Entendu, maître. »

Puis il quitte la chambre.

La porte se ferme sans bruit.

Le chirurgien se rend par un couloir à l'aile gauche du pavillon qui lui sert d'appartement.

« Peu à peu les lumières s'éteignent dans la maison... Le silence se fait... trouble seulement par les rumeurs du vent. Mais dans la chambre à coucher, Servières ne se met pas au lit tout de suite. »

« Longtemps il va et vient à travers la pièce, gardant sur les lèvres un sourire indéfinissable... ce même sourire qu'il a eu à plusieurs reprises, au cours de cette soirée. Il ne se couche que très tard. »

« Le jour naissait à peine qu'il se présentait déjà à la chambre. »

« Et l'ayant remplacé Maury au chevet du blessé. »

« Les instructions du chirurgien avaient été suivies à la lettre. »

PAUL ROUGET.

(La suite à demain.)

Roman de Christiane

Première partie

LA BRUNE ET LA BLONDE

— Et quand pourrais-je le revoir ?
— Quand vous le voudrez, madame... Les infirmiers vont le transporter dans cette chambre, qui sera la sienne... Je suppose que demain matin... plus tôt peut-être... reprendra connaissance... Tous les soins nécessaires lui seront donnés... Vous pouvez compter sur cette promesse...
— Il s'incline... pour cacher la leur de joie qui s'est allumée dans ses prunelles...
— A la pensée que Christiane à maintenant la conviction d'avoir été trahi...
— C'est un atout dans son jeu pour la nouvelle partie qui commence...
— Il en aura sans doute un autre encore plus important avant peu...
— Mais du bruit se produit...
— On frappe à la porte...
— Les aides, les infirmiers reparassent.

Quelques minutes plus tard, sur le lit, Robert est étendu de nouveau.
— Moins pâle... moins livide qu'avant l'opération.
— Les paupières tout à fait closes.
— Mais le corps parcouru de frissons légers, de frissons répétés qui indiquent la conscience des choses.
— Christiane s'est approchée.
— Elle le regarde fixement... les lèvres très pâles... très serrées.
— Elle ne prononce plus un mot...
— Mais de ses cils, tout à coup, des larmes coulent... des larmes tombent qui roulent sur ses joues.
— Puis elle s'incline.
— Va-t-elle poser un baiser sur le front du blessé ?
— Longtemps elle hésite, partagée entre des sentiments contraires.
— Enfin ses lèvres effleurent le visage de Robert. Ensuite elle se dirige vers la porte avec des mouvements rapides... des mouvements d'hallucination...
— Je reviendrai demain, déclare-t-elle...
— Puis à Servières :
— Une fois de plus... monsieur... merci pour les soins... Je leur apprendrai ce que vous vous devez et ils ne l'oublieront pas.
— Elle va gagner le couloir.
— Sur la porte, elle a un dernier regard

vers le lit... un regard dans lequel brille une flamme tragique.
— Elle s'arrête pendant une seconde.
— Une lutte suprême doit se livrer en elle, entre des forces opposées...
— « Qui... les unes... la poussent en avant... vers ce malheureux qu'elle a tant aimé... vers le pardon... mais qui... les autres... l'entraînent en arrière, vers le dégoût... vers la tristesse... vers la haine... »
— Et ce sont ces dernières qui, finalement l'emportent.
— Elle fait un nouveau pas de recul... elle se trouve dans le couloir... dehors...
— Mais le chirurgien est sorti lui aussi.
— L'accompagné Christiane.
— Entre eux plus un mot de ce qui s'est passé ce soir...
— Servières est trop bête pour laisser se voir le dépit qu'il éprouve de son échec.
— Et puis, il a sa revanche en perspective. Une revanche peut-être très prochaine. L'escalier est encore éclairé. Les fleurs essaiment leurs parfums subtils... Une tiède délicieuse flotte dans cette maison de souffrance.
— Le docteur accompagne la jeune femme jusqu'à la grille.
— La nuit est noire, sinistre. La pluie a cessé, mais le vent fait rage. Les cimes des arbres, perdues dans l'obscurité, s'entrechoquent lugubrement. On dirait là-haut,

dans l'ombre, une lutte de fantômes, une bataille de damnés...
— Mirail s'approche au loin à quelque clocher.
— C'est un homme qui se fait un fier qui a amené Christiane. Le cocher est entré dans la voiture où il s'est endormi. Le cheval, immobile, la tête basse, dort d'un sommeil. La lanterne projette en avant une lueur rougeâtre qui éclaire la croupe décharnée de l'animal et va mourir un peu plus loin sur le sable du trottoir.
— Servières doit secouer l'automédon qui d'abord, se croyant sans doute dans son lit et en train de faire quelque joli rêve, se fâche :
— Hé... là... en voilà une farce bête... par quel lien me faisais-tu la nuit, eh ?
— Servières est trop bête pour laisser se voir le dépit qu'il éprouve de son échec.
— Et puis, il a sa revanche en perspective. Une revanche peut-être très prochaine. L'escalier est encore éclairé. Les fleurs essaiment leurs parfums subtils... Une tiède délicieuse flotte dans cette maison de souffrance.
— Le docteur accompagne la jeune femme jusqu'à la grille.
— La nuit est noire, sinistre. La pluie a cessé, mais le vent fait rage. Les cimes des arbres, perdues dans l'obscurité, s'entrechoquent lugubrement. On dirait là-haut,

vers le lit... un regard dans lequel brille une flamme tragique.
— Elle s'arrête pendant une seconde.
— Une lutte suprême doit se livrer en elle, entre des forces opposées...
— « Qui... les unes... la poussent en avant... vers ce malheureux qu'elle a tant aimé... vers le pardon... mais qui... les autres... l'entraînent en arrière, vers le dégoût... vers la tristesse... vers la haine... »
— Et ce sont ces dernières qui, finalement l'emportent.
— Elle fait un nouveau pas de recul... elle se trouve dans le couloir... dehors...
— Mais le chirurgien est sorti lui aussi.
— L'accompagné Christiane.
— Entre eux plus un mot de ce qui s'est passé ce soir...
— Servières est trop bête pour laisser se voir le dépit qu'il éprouve de son échec.
— Et puis, il a sa revanche en perspective. Une revanche peut-être très prochaine. L'escalier est encore éclairé. Les fleurs essaiment leurs parfums subtils... Une tiède délicieuse flotte dans cette maison de souffrance.
— Le docteur accompagne la jeune femme jusqu'à la grille.
— La nuit est noire, sinistre. La pluie a cessé, mais le vent fait rage. Les cimes des arbres, perdues dans l'obscurité, s'entrechoquent lugubrement. On dirait là-haut,

Le Petit Provençal

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Lundi 16 Juillet 1917

REDACTION ET ADMINISTRATION :
75, rue de la Darse, 75
MARSEILLE
Téléph. : Direction 2-80. - Rédaction 2-72. 39-50
Bureau à Paris : 10, rue de la Courbe
42e ANNÉE - 5 cent. - N° 14.771

LES ANNONCES SONT REÇUES :
A MARSEILLE : Chez M. G. Allard,
rue Pavillon, 21, et dans nos bureaux,
A PARIS : à l'Agence Havas, place de
la Bourse, 8.
ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Membres du département... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
France et Colonies... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Etranger... 9 fr. 17 fr. 30 fr.
Les abonnements partent du 1er
et du 16 de chaque mois

Devant la Crise allemande

La célébration de la fête nationale, qui a été une solennité militaire aussi grande qu'émouvante, vient d'attester une fois de plus l'unanimité de résolution des Français au bout de la troisième année de guerre. En cette magnifique journée qui a été pour nos poètes épiques une journée d'apothéose et qui prendra place dans les grandes journées de l'histoire, toutes les volontés et tous les cœurs se sont ralliés avec un irrésistible enthousiasme autour de notre admirable armée. Il est ainsi apparu que, en dépit de tout ce que l'on a pu dire, l'unité nationale française demeure aujourd'hui aussi solide qu'elle l'était à cette date inoubliable du 4 août 1914 où la trêve sacrée fut proclamée.

Mettons en regard de ce noble et réconfortant spectacle le spectacle que nous offrent à l'heure actuelle les dissensions et les discordes de l'empire allemand. La crise dont l'Allemagne est le théâtre depuis quelque temps semble être arrivée à un point d'acuité tel qu'il n'est plus possible aux organes de l'opinion, même aux plus officieux, d'en dissimuler la réelle gravité. Aussi bien le coup de théâtre de la démission du chancelier est un fait qui, succédant au rescrit de Guillaume II sur le suffrage égal en Prusse, démontre cette gravité indéniable de la situation. Pour que le Kaiser ait été réduit à de telles concessions, qui sont pour lui de dures humiliations et qui peuvent le mener loin, il faut que le mal soit très grave, beaucoup plus grand encore qu'on ne nous l'avait dit.

Les réformes décidées par le pouvoir suprême sous la pression du Reichstag et la disgrâce de ce M. de Bethmann-Hollweg qui était l'homme de confiance du Kaiser attestent l'existence d'une crise qui n'est pas due seulement à des divergences de vues politiques entre différents partis du Reichstag. En réalité, comme l'a reconnu un grand journal de Vienne qui pour une fois ne cache pas la vérité à ses alliés de Berlin, « c'est une crise de guerre qui a éclaté en Allemagne ». L'autorité impériale cède aux exigences de la majorité parlementaire et à celles de l'opinion parce que, ayant eu l'imprudence de promettre à la cupidité germanique la facile conquête du monde, elle se voit obligée d'avancer aujourd'hui que tous les calculs de son égoïsme sont trouvés faux et que toutes ses espérances d'avenir s'écroulent misérablement.

Où, la crise allemande est née de cette déception. Et comme cette déception devient de jour en jour plus pénible, il est probable que les effets de la crise ne s'arrêteront pas là. Nous attendons qu'ils se développent et que, après avoir chambardé quelques ministères et la chancellerie, ils mettent enfin en cause les principes du régime : c'est-à-dire le Hohenzollern et son entourage immédiat. Car si Bethmann-Hollweg n'est plus chancelier de l'empire, Guillaume-le-Bandit est toujours Kaiser et son triste rejeton est toujours Kronprinz. Nous achèverons de prendre cette crise au sérieux le jour où, des bureaux de la Wilhelmstrasse, elle gagnera jusqu'au suprême refuge de l'autocratie boche, c'est-à-dire jusqu'au palais de Potsdam.

Pour l'heure, les Alliés constatent que, s'ils se trouvent en face d'une Allemagne mécontente et troublée, ils n'en restent pas moins toujours en face d'une Allemagne conduite à la prussienne, d'une Allemagne intoxiquée de militarisme et d'impérialisme, d'une Allemagne kaiseriste. Leur tâche n'a donc pas changé : elle consiste toujours à débarrasser le monde civilisé de ce fléau. Et c'est à quoi ils continueront de s'efforcer dans cet esprit d'inébranlable accord dont la République française vient de donner l'exemple en la splendeur de ce troisième 14 Juillet de guerre.

CAMILLE FERDY.

AU MAROC

L'œuvre de pacification

Rabat, 13 Juillet.

La colonne opérant sur la moyenne Moulouya, sous les ordres du colonel Maurill, s'est rencontrée, le 10 juillet, à Misour avec le groupe mobile de Bou-Denib, sous les ordres du colonel Douay.

A cette jonction participait également le commandant Parniel venu de Figul avec 200 cavaliers des Beni-Guil. L'opération ha-

biement et méthodiquement préparée, effectuée sans qu'un coup de fusil ait été tiré, s'est terminée à la jonction déjà opérée en amont de la kasbah d'El-Maghen par les groupes mobiles de Meknés et de Bou-Denib. Elle commença le cloisonnement du bassin de la Moulouya et de la moyenne Moulouya et s'acheva déjà les tribus récemment acquiescées à notre cause. Désormais assurées de notre appui et étayées par nos postes, ces tribus prièrent leurs concours pour aider à susciter le massif berbère dissident, prendre contact avec les fractions hostiles et faciliter leur soumission.

PROPOS DE GUERRE

La belle Citation

Il y a d'héroïques soldats qui ne sont pas décorés parce que le chef qui savait leur belle conduite est mort trop tôt ou a changé de régiment avant d'avoir rédigé son rapport. Il y a aussi des officiers héroïques qui ne sont pas décorés parce qu'ils ont été héros en présence seulement de leurs hommes. Or, il est essentiel que pour qu'une belle action soit récompensée, il faut qu'elle soit vue par quelqu'un qui en a le pouvoir.

Le simple soldat qui est atteint de ce que j'appellerai l'hyperhérité ne peut souffrir qu'une belle conduite reste sans récompense. Quand cela arrive à un « trouffion » comme lui, il « avale sa chicou », mais quand il s'agit d'un gradé, tout à fait à son aise, il prend sur lui de réparer l'oubli. Il lui suffit pour cela d'un stylo et d'une feuille de papier.

C'est ainsi que l'autre jour un régiment gascon a été récompensé en termes admirables. C'est ainsi que les hommes d'une compagnie d'infanterie viennent d'écrire au président de la République lui demandant pour leur « capitaine » la croix de la Légion d'honneur. Ils ont accompagné leur demande de la citation que voici :

Capitaine P... officier de la plus haute valeur combattante. Déjà cité plusieurs fois, et à la dernière attaque du 17, blessé au bras par une balle, n'a pas accepté son évacuation. A réussi à maintenir et organiser la nouvelle ligne conquise. Aimé de ses hommes.

Cela n'est pas du tout réglementaire, mais c'est rudement beau ! Le capitaine P... aura peut-être son ruban rouge. S'il ne l'avait pas, ces quatre lignes devraient l'en consoler. Entre « cité » par ses hommes et une belle récompense pour un capitaine de la République ?

ANDRÉ NÉGIS.

L'opinion du roi d'Espagne sur la durée de la guerre

Londres, 15 Juillet.

Le roi Alphonse, interviewé par le correspondant du Daily Express à Madrid, exprime l'opinion que la guerre durera encore longtemps. Il ajoute que l'Espagne doit rester neutre jusqu'au bout et qu'il lui est impossible d'offrir ses services comme médiateur après les déclarations de MM. Ribot et Lloyd George.

L'Allemagne veut combattre sur mer

Pétrograde, 15 Juillet.

Le *Novoye Vremia* annonce que, d'après un télégramme allemand intercepté, la population de l'Allemagne exige énergiquement la sortie de la flotte et la destruction des forces navales anglaises.

1.079^e JOUR DE GUERRE

Le gouvernement fait, à 14 heures, le communiqué officiel suivant :

A la faveur d'un feu roulant, qui a duré plusieurs heures, les Allemands ont prononcé hier dans la soirée, une puissante attaque sur un saillant de notre ligne, à l'ouest de Cerny. Un combat très violent s'est engagé, qui a duré toute la nuit, avec des alternatives d'avance et de recul. Malgré les gros effectifs jetés par l'ennemi dans la lutte et l'emploi intensif de lance-flammes, les assaillants ont été finalement rejetés de la tranchée de soutien où ils avaient pénétré et n'ont pu conserver que des éléments de première ligne, sur un front de cinq cents mètres environ. L'activité de l'artillerie a été également vive dans le secteur de Craonne. En Champagne, après une sérieuse préparation d'artillerie, nos troupes ont attaqué hier, vers 19 heures 45, les positions allemandes en deux points du front. Conduite avec une vigueur exceptionnelle, l'attaque a réussi à atteindre tous ses objectifs. Au nord du mont Haut et sur les pentes nord-est de Teton, nos soldats, qui ont fait preuve d'un admirable entrain, ont enlevé, sur une largeur de huit cents mètres environ et une profondeur de

LA GUERRE

Nos Troupes attaquent brillamment en Champagne

UNE ATTAQUE ALLEMANDE REPOUSSÉE A CERNY

Paris, 15 Juillet.

A l'occasion du 14 Juillet, le président du Conseil, ministre des Affaires Étrangères, a reçu un grand nombre de télégrammes des colonies françaises de l'étranger exprimant avec leurs vœux patriotiques leur dévouement au président de la République et au gouvernement ainsi que leur admiration pour l'armée et leur confiance dans la victoire.

LA SITUATION

- De notre correspondant particulier -

Paris, 15 Juillet.

La fête des Drapeaux a été complète. Après un bombardement de la plus grande violence, les Allemands, avec toute la lyre des gros effectifs et des lance-flammes en grand nombre, ont attaqué, hier, en fin de journée, nos positions à l'ouest de Cerny. Nos contre-attaques les ont arrêtés, leur ont repris la plupart des éléments avancés dont ils s'étaient emparés au premier abord, et leur ont montré que la route de Paris, si elle coupe le chemin des Dames, leur est à tout jamais fermée.

Au même moment, au nord du mont Haut et au nord-est de Teton, sur une surface de vingt-quatre hectares, nos troupes ont enlevé nos réseaux de tranchées, fortement organisées. Les efforts de l'ennemi pour reprendre ces positions se sont prolongés en vain toute la nuit. Ils ont échoué en des combats corps à corps. Toutes les tentatives des Allemands contre le Mort-Homme, la cote 304, au bois d'Avocourt, sur la rive droite de la Meuse, ont été repoussées par nos poils.

Le kronprinz a pu briser Bethmann-Hollweg, il ne brisera pas notre front.

MARIUS RICHARD

Une Cérémonie émouvante sur le Front

Trois régiments décorés de la Croix de guerre

Paris, 15 Juillet.

Ces jours derniers s'est déroulée sur notre front une cérémonie impressionnante à raison de son caractère très rare et à peu près unique jusqu'ici dans les fastes de l'armée française. Le général Hirschauer a remis, au cours d'une revue, les insignes de la Croix de guerre aux trois régiments d'infanterie de la division Paquette, le 18^e, le 24^e et le 49^e, tous cités à l'ordre de l'armée, la suite des combats du plateau de Craonne des 4 et 8 mai ainsi que du 3 juin.

Deux de ces glorieux régiments étaient décorés à l'occasion de la prise de la crête de l'armée. Aussi après avoir décoré les drapeaux, le général Hirschauer a-t-il décerné à ces deux régiments la fourragère qui leur a été confiée par le général commandant en chef.

Parmi les exploits accomplis par nos troupes, ceux que célèbrent ces décorations, nous citerons, hier dans la soirée, l'emblème de la forteresse de Craonne le 4 mai au soir, d'un bon si fougueusement irrésistible que les prisonniers allemands cueillis hébétés dans leurs abris ne pouvaient cacher leur

Communiqué officiel

Paris, 15 Juillet.

Le communiqué officiel suivant :
trois cents, les réseaux des tranchées puissamment organisées de l'ennemi. Les Allemands ont réagi avec violence. Leurs contre-attaques se sont succédées pendant une partie de la nuit. Toutes ont échoué sous nos feux avec de lourdes pertes, après des combats corps à corps. Les positions conquises ont été intégralement maintenues. Le chiffre des prisonniers que nous avons faits au cours de cette opération atteint trois cent soixante, dont neuf officiers.
Des rassemblements ennemis, destinés à des relèves, ont été pris sous le feu de notre artillerie et fortement éparpillés.
Sur la rive gauche de la Meuse, la nuit a été marquée par des actions d'artillerie très vives dans la région cote 304-Mort-Homme.
A l'ouest du Mort-Homme, nous avons repoussé une attaque ennemie.
Au bois d'Avocourt, grande activité de patrouilles.
Nous avons fait des prisonniers.
Sur la rive droite, des reconnaissances ennemies qui tentaient d'aborder nos lignes à l'est de Teton, ont été déjouées par nos feux.

LA GUERRE

Le Roi et la Reine d'Angleterre sur le Front

AVEC L'ARMÉE BRITANNIQUE

Front britannique, 15 Juillet.

De l'envoyé spécial de l'agence Havas :
Sa Majesté le roi George V et Sa Majesté la reine d'Angleterre viennent de passer plusieurs jours parmi leurs armées sur le front occidental.

Le roi a une quinzaine d'années, le roi s'est plu à visiter ses troupes depuis la mer du Nord jusqu'à Saint-Quentin, à vivre de la vie du soldat, à s'informer de ses besoins et à lui prodiguer les plus précieux encouragements.
« Voici, au surplus, l'emploi du temps royal depuis le 3 juillet. Ce jour-là, le roi visite deux fois les troupes à la base. Le soir, il se rend dans un hôpital canadien. Le 4, accompagné du prince de Galles, capitaine de la division de la garde, le roi George visite le camp de bataille de l'opération victorieuse de Messines et de Wytschate et prend plaisir à constater les résultats des explosions de mines.
Le 5, à l'emplacement d'un petit bois, le roi se fait expliquer le développement des opérations. Pendant qu'il s'instruit de la sorte, des obus allemands tombent à moins de quatre cents mètres du roi et de sa suite.
Le 6, le roi étant au repos veut bien recevoir la petite escouade des correspondants de guerre au grand quartier général de l'armée britannique. Par une pensée qui nous touche profondément, le roi nous a fait offrir un dîner et un champ d'honneur de notre camarade Serge Basset et redonne à la collaboration de la presse alliée.
Nous remercions le roi qui veut bien tendre la main et nous présenter à Sa Majesté la reine.
Le 7, le roi est employé par le roi à la visite des armées du Nord. Des enfants, dans un village français que le roi traverse, le roi continue d'être assisté de deux divisions de gaz et à des vols d'avions. Après avoir déjeuné avec le field-marshal Sir Douglas Haig, le roi confère des décorations à des soldats français avec lesquels il s'est entretenu aimablement. Il a passé quelques heures parmi les troupes portugaises.
Le 8, le roi, la reine et le prince de Galles passent la nuit à l'hôtel de la reine de Belgique. Après deux journées consacrées aux affaires de l'Etat, le roi, le prince de Galles et le prince de Wales se rencontrent, le 10, avec le président de la République et Mme Poincaré. A midi, le roi rejoint le président à l'entrée du Club des officiers britanniques. Le 11, le roi présente au roi et à la reine le président de la République et Mme Poincaré. L'entrevue est très cordiale. Les Majestés prient le président et Mme Poincaré à déjeuner dans l'intimité. A 3 heures, le président de la République prend congé de ses hôtes et rentre à Paris.
Le 11, la reine se rend à Rouen où elle n'était pas attendue. Dès que sa présence est connue, la foule s'empresse et lui fait une réception chaleureuse.
Pendant ce temps, le roi est l'hôte des Camerdiens, Guidé par le général Currie, commandant en chef de l'armée britannique, le roi et la reine ont obtenu un gros succès. Tout Athènes est pavillonnaire, les états généraux de la République ont été convoqués, les maisons particulières, les boutiques sont couvertes de drapeaux où celui des Français domine, les voitures portent les couleurs nationales et les passants des dames distribuent des coardes et quêtent pour le cadeau à offrir à M. Jonaat.
Le général de division Christodoulou, venu de Séres, arrivera probablement à temps pour assister à la revue qui passera dans la soirée le général Regnaud.
Les journaux consacrent de chaleureux ar-

L'Offensive russe

M. Kerensky sur le front exhorte les troupes à la lutte

Pétrograde, 15 Juillet.

M. Kerensky a quitté le front Sud-Ouest et s'est rendu sur le front Nord, afin de poursuivre, de ce côté, l'œuvre de régénération de l'armée à laquelle il s'est consacré depuis son entrée au ministère de la Guerre. La recrudescence de l'activité de l'artillerie sur plusieurs points du front Nord paraît être un signe précurseur.

Dans un discours qu'il a prononcé, au cours de sa tournée dans les cantonnements, M. Kerensky a exhorté les troupes à se sacrifier pour la défense de la cause de la République.

Il a engagé le commandement à éliminer de l'armée tous les éléments réfractaires, dont les noms seraient publiés jusque dans les villages afin que les pays commises les lâches qui l'auraient trahi.

LA GUERRE EN ORIENT

Les Evénements de Grèce

Un conflit entre le roi et Venizelos

Paris, 15 Juillet.

Le correspondant du Temps télégraphie d'Athènes :
Des divergences assez sérieuses paraissent avoir surgi entre le nouveau roi et M. Venizelos. Elles se sont manifestées notamment par le fait que le roi a ajourné la signature du décret qui doit convoquer la Chambre de juin 1915, illégalement dissoute par le Cabinet Skoulioudis. D'autres indices ont également révélé la crise.

M. Venizelos, soutenu par l'immense majorité du pays, demande en somme au roi de rompre ouvertement avec la politique intérieure et extérieure de son père.
Le roi retarde ou refuse son approbation à cette rupture catégorique, et le Temps ajoute :
L'opinion française sera unanime à souhaiter que son gouvernement, poursuivant l'œuvre qu'il a si utilement accomplie à Athènes, ne néglige rien pour assurer au peuple hellénique et à l'homme d'Etat qui le personnifie la liberté complète de leurs décisions.

Un vigoureux réquisitoire contre Constantin

Athènes, 15 Juillet.

Sur la demande du roi, un rapport succinct de la dissolution de la Chambre actuelle lui a été fourni. Ce rapport montre l'illégalité de la mesure prise contre la Chambre élue le 31 mai 1915, disant que c'est la volonté du pays, non celle de ses dirigeants qui gouverne la politique générale dans les gouvernements parlementaires.

Le rapport ajoute que le roi de Grèce n'est que le chef héréditaire d'une monarchie constitutionnelle, dont toutes les libertés ont été conquises par le peuple lui-même, lequel, par suite, est seul maître d'interpréter les clauses de la Constitution.
Après un vigoureux réquisitoire contre Constantin, le rapport conclut que le peuple grec, avant le 31 mai 1915, avait défini sa politique, en rappelant au pouvoir les chefs des libéraux.

Le 14 Juillet à Athènes

Athènes, 15 Juillet.

Athènes célèbre la Fête Nationale comme fête de la nation grecque. Comme on le sait, la fête a commencé hier par une retraite militaire qui a obtenu un gros succès. Tout Athènes est pavillonnaire, les états généraux de la République ont été convoqués, les maisons particulières, les boutiques sont couvertes de drapeaux où celui des Français domine, les voitures portent les couleurs nationales et les passants des dames distribuent des coardes et quêtent pour le cadeau à offrir à M. Jonaat.

Le général de division Christodoulou, venu de Séres, arrivera probablement à temps pour assister à la revue qui passera dans la soirée le général Regnaud.
Les journaux consacrent de chaleureux ar-

— Pas trop loin, vous savez, parce que Coolette commence à en avoir sa clique !
— Aux Femmes... me Laugier.
— Ça, ça va... c'est à eux pas... et je renvoie rue Cardinet... Alors, quand vous voudrez...
— Servirais à ouvrir la portière.
— Christiane déjà a pris place dans la voiture.
— Le docteur a un dernier salut correct et froid.
— Madame...
— Il dit encore, non sans ironie :
— Votre serviteur...
— Puis il referme la portière.
Et le fiacre, au trot pesant du cheval, s'éloigne dans la nuit emportant la malheureuse qui murmure avec une expression de douleur... d'angoisse intraduisible :
— Ah ! comment pourrai-je jamais oublier cette trahison ?

Le souvenir revient :
— Je vous demande pardon... Je croyais que c'était une blague que me faisait ma femme... Je n'y étais plus... Tonnerre, ce que je pignolis d'attaque !
— Mais c'est excusable, vous savez... J'ai sauté du pieu vers les trois heures ce matin... Ça commence à comper.
— Il est sorti de sa voiture... Il s'ébroue... s'effrite, fousse, crache.
— Puis, regrimpant sur son siège :
— Où vous conduisit, la petite dame ?
Et avant qu'elle ait formulé la réponse :

LA Crise politique allemande

Le kaiser accepte la démission de M. de Bethmann-Hollweg

Bâle, 15 Juillet.

Le *Moniteur Officiel* de l'Empire publie une lettre autographe adressée par l'empereur au chancelier M. de Bethmann-Hollweg, laquelle est ainsi conçue : « C'est avec un profond regret que je me suis décidé, en promulguant le décret de ce jour, à accepter votre demande d'être relevé de vos différentes fonctions. Pendant huit années entières vous avez rempli les plus hautes fonctions de l'empire et de l'Etat, fonctions auxquelles sont jointes tant de responsabilités.

« Avec une fidélité exemplaire, vous avez réussi avec succès votre magnifique œuvre de travail, toute votre dévouement au service de l'empereur, de l'empire, du roi et de la patrie précieusement à une époque des plus difficiles qu'aucun jamais traversée le pays et le peuple allemand.

« Alors qu'il s'agissait de prendre des résolutions d'une importance décisive pour l'empire et l'avenir de la patrie, vous n'avez assisté infaiblement à nos conseils et de vos actes. J'apprécie le besoin de vous exprimer mes remerciements les plus cordiaux pour tous les services que vous m'avez rendus ».

Bâle, 15 Juillet.
On mande de Berlin à la date du 14 : Une édition spéciale du *Moniteur Officiel* de l'Empire annonce l'acceptation de la démission de M. de Bethmann-Hollweg qui a été nommé de commandeur royal de la maison des Hohenzollern. Le *Moniteur Officiel* de l'Empire annonce également la nomination du docteur Michaelis, sous-secrétaire d'Etat aux fonctions de chancelier de l'empire, de président du ministère d'Etat et de ministre des Affaires Étrangères.

Le nouveau chancelier

Bâle, 15 Juillet.

Des informations de Berlin non officielles disent que l'empereur, acceptant la démission de M. de Bethmann-Hollweg, aurait nommé chancelier M. Michaelis, commissaire prussien de l'alimentation.

M. Michaelis a 60 ans, c'est le premier chancelier qui sort des rangs de la bourgeoisie.
Le *Gazette Berlinoise* de midi indique comme successeur de M. Zimmermann le comte Brodkorf-Rantzau, ministre à Copenhague.

Bâle, 15 Juillet.
Le *Gazette de Francfort* du 14 juillet écrit : « Maintenant que l'on vise un but précis, il s'agit d'avoir à la tête des affaires des hommes voulant ce qui est vrai et nécessaire, et à avoir le courage de faire prévaloir leurs idées. C'est au Reichstag de choisir l'homme qui en soit ainsi. Si le nouveau chancelier veut gouverner avec les Droites, il peut essayer ; nous avons confiance que la majorité actuelle saura rester fidèle à ses résolutions. Cette majorité porte la plus grande partie de la responsabilité des événements futurs.

Le *Vorwaerts* fait remarquer que le nouveau chancelier devra, comme avait fait M. de Bethmann-Hollweg, après quelques hésitations, adopter sur les buts de guerre la position de vue des radicaux dans le personnel et chancelier voulant pratiquer une politique contraire n'aurait pas la confiance du peuple ni de ses représentants.

Le journal *Germania* dit :
« Aussitôt que le nouveau chancelier sera nommé, le Reichstag sera convoqué en séance plénière.
« On est convaincu, dans les milieux parlementaires, que le successeur de Bethmann-Hollweg se ralliera à la proposition de la majorité du Reichstag, soit une paix sans indemnités ni annexions ».

Le *Germania* conclut ainsi :
« Comme nous l'apprenons de source absolument sûre, cette proposition de paix sans annexions ni indemnités est acceptée par l'empereur ».

La formule de paix au Reichstag

Bâle, 15 Juillet.

Le *Lokal Anzeiger* dit que le départ de M. de Bethmann-Hollweg serait d'autant plus significatif qu'il y aura simultanément des changements très étendus dans le personnel et le gouvernement de Prusse et de l'empire. Selon les journaux berlinois la résolution de paix sur laquelle les socialistes, le centre et les radicaux se sont mis d'accord est acceptée. Au seul de la quatrième année de guerre, le Reichstag déclare comme au 4 août 1914, l'Allemagne n'a pas de desirs de conquête. Elle n'a pris les armes que pour défendre la libre indépendance et l'intégrité de son territoire. Le Reichstag désire une paix durable avec l'Entente et une réconciliation entre les peuples sans songer aux conquêtes territoriales obtenues par la violence. Les mesures violentes d'ordre économique, politique et financier sont inconciliables avec une paix semblable.

Le Reichstag repousse tout plan tendant à l'isolement économique des peuples après la guerre, réclame toute liberté des mers et appuie tout projet d'organisation du droit international. Aussi longtemps que ses représentants refusent une telle paix, l'Allemagne est résolue à rester indéfiniment unie et à résister pour la défense de son existence et son développement ainsi que ceux de ses alliés.

Bâle, 15 Juillet.
Une note officielle de Berlin confirme que la majorité du Reichstag, comprenant les socialistes, les radicaux et quelques indépendants, se sont mis d'accord sur le programme de paix. Ce programme sera présenté au Reichstag sous la forme d'un projet de résolution. Il est intéressant de constater que le schéma des nationaux et des libéraux semble défini-

Feuilleton du Petit Provençal du 16 Juillet

LE

Roman de Christiane

PREMIERE PARTIE

LA BRUNE ET LA BLONDE

— Et quand pourrai-je le revoir ?
— Quand vous le voudrez, madame... Les infirmiers vont le transporter dans cette chambre, qui sera la sienne... Je suppose que demain matin... plus tôt peut-être... il reprendra connaissance... Tous les soins nécessaires lui seront donnés... Vous pouvez compter sur cette promesse...
Il s'inclina... pour cacher la lueur de joie qui s'est allumée dans ses prunelles...
— A la pensée que Christiane a maintenant la conviction d'avoir été trahie... C'est un atout dans son jeu pour la nouvelle partie qui commence.
Il en aura sans doute un autre encore plus important avant peu.
Mais du bruit se produit.
On frappe à la porte.
Les aides, les infirmiers reparsissent.

Quelques minutes plus tard, sur le lit, Robert est étendu de nouveau.
— Moins pâle... moins livide qu'avant l'opération.
— Les paupières tout à fait closes.
— Mais le corps parcouru de frissons légers, de frissons répétés qui indiquent le retour à la vie et bientôt le retour à la conscience des choses.
Christiane s'est approchée.
Elle le regarde fixement... les lèvres très pâles... très serrées.
Elle ne prononce plus un mot...
Mais de ses cils, tout à coup, des larmes perlent... des larmes tombent qui roulent sur ses joues.
Puis elle s'incline.
Va-t-elle poser un baiser sur le front du blessé ?
Longtemps elle hésite, partagée entre des sentiments contraires.
Enfin ses lèvres effleurent le visage de Roger. Ensuite elle se dirige vers la porte avec des mouvements raides... des mouvements d'halluciné...
— Je reviendrai demain, déclare-t-elle...
Puis à Servières :
— Une fois de plus... monsieur... merci pour les soins... Je leur apprendrai ce qu'ils vous doivent et ils ne l'oublieront pas.
Elle va gagner le couloir.
Sur la porte, elle a un dernier regard

vers le lit... un regard dans lequel brille une flamme tragique.
Elle s'arrête pendant une seconde.
Une lueur suprême doit se lever en elle, entre des forces opposées...
— Qui... les unes... la poussent en avant... vers ce malheureux qu'elle a tant aimé... vers le pardon... mais qui... les autres... l'attirent en arrière, vers le dégoût... vers la tristesse... vers la haine...
Et ce sont ces dernières qui, finalement l'emportent.
Elle fait un nouveau pas de recul... elle se trouve dans le couloir dehors...
Mais le chirurgien est sorti lui aussi.
Il accompagne Christiane.
Entre eux plus un mot de ce qui s'est passé ce soir...
Servières est trop beau joueur pour laisser voir le dépit qu'il éprouve de son échec.
Et puis, il a sa revanche en perspective.
Une revanche peut-être très prochaine.
L'escalier est encore éclairé. Les fleurs essaiment leurs parfums subtils... Une liéridée délicate flotte dans cette maison de souffrance.
Le docteur accompagne la jeune femme jusqu'à la grille.
La nuit est noire, sinistre. La pluie a cessé, mais le vent fait rage. Les cimes des arbres, perdus dans l'obscurité, s'entrechoquent lugubrement. On dirait là-haut,

dans l'ombre, une lutte de fantômes, une bataille de damnés...
Minuit sonne au loin à quelque clocher.
Près de la porte se trouve le flacon qui a amené Christiane. Le cocher est entré dans la voiture où il s'est endormi. Le cheval, immobile, la tête basse, doit dormir aussi. La lanterne projetée en avant une lueur rouillante qui éclaire le croupet décharné de l'animal et va mourir un peu plus loin sur le sable du trottoir.
Servières doit secouer l'automédon qui d'abord, se croyant sans doute dans son lit en train de faire quelque joli rêve, se fâche.
— Hé... là... en voilà une farce bête... par exemple... Vous n'avez pas flancé la paix, Eulalie ? Vieille taupe, va ! A-t-on jamais vu...
Mais ses paroles achevèrent de le réveiller.
Le souvenir revient :
— Je vous demande pardon... Je croyais que c'était une blague que me faisait ma femme... Je n'y étais plus... Tonnerre, ce que je pignolis d'attaque !
— Mais c'est excusable, vous savez... J'ai sauté du pieu vers les trois heures ce matin... Ça commence à comper.
— Il est sorti de sa voiture... Il s'ébroue... s'effrite, fousse, crache.
— Puis, regrimpant sur son siège :
— Où vous conduisit, la petite dame ?
Et avant qu'elle ait formulé la réponse :

— Pas trop loin, vous savez, parce que Coolette commence à en avoir sa clique !
— Aux Femmes... me Laugier.
— Ça, ça va... c'est à eux pas... et je renvoie rue Cardinet... Alors, quand vous voudrez...
— Servirais à ouvrir la portière.
— Christiane déjà a pris place dans la voiture.
— Le docteur a un dernier salut correct et froid.
— Madame...
— Il dit encore, non sans ironie :
— Votre serviteur...
— Puis il referme la portière.
Et le fiacre, au trot pesant du cheval, s'éloigne dans la nuit emportant la malheureuse qui murmure avec une expression de douleur... d'angoisse intraduisible :
— Ah ! comment pourrai-je jamais oublier cette trahison ?

— Pas trop loin, vous savez, parce que Coolette commence à en avoir sa clique !
— Aux Femmes... me Laugier.
— Ça, ça va... c'est à eux pas... et je renvoie rue Cardinet... Alors, quand vous voudrez...
— Servirais à ouvrir la portière.
— Christiane déjà a pris place dans la voiture.
— Le docteur a un dernier salut correct et froid.
— Madame...
— Il dit encore, non sans ironie :
— Votre serviteur...
— Puis il referme la portière.
Et le fiacre, au trot pesant du cheval, s'éloigne dans la nuit emportant la malheureuse qui murmure avec une expression de douleur... d'angoisse intraduisible :
— Ah ! comment pourrai-je jamais oublier cette trahison ?

PAUL ROUGET.

(La suite à demain.)

